

Gillian Flynn
SUR MA PEAU

Roman

Traduit de l'anglais par Christine Barbaste

Titre original :

SHARP OBJECTS

Première publication : Shaye Areheart Books

(Crown / Random House), New York, 2006

© Gillian Flynn, 2006

Pour la traduction française :

© Calmann-Lévy, 2007

1

Je portais un pull neuf, d'un rouge agressif, hideux. On avait beau être le 12 mai, le thermomètre avait chuté sous la barre des dix degrés et après quatre jours à grelotter en petite chemise, plutôt que de fouiller dans mes cartons de fringues d'hiver, j'étais allée acheter de quoi me couvrir dans un magasin qui faisait des promos. Le printemps à Chicago.

J'étais dans mon box tendu de toile de jute, devant l'ordinateur, le regard rivé sur l'écran. Mon papier du jour traitait d'un cas aussi sordide que banal. On avait retrouvé dans le South Side quatre mômes, âgés de deux à six ans, enfermés dans une chambre avec deux ou trois sandwiches au thon et un quart de lait. Cela faisait trois jours qu'ils étaient parqués là, à s'agiter sur la moquette comme des poules en cage, au milieu de la nourriture et des excréments. Leur mère s'en était allée tirer sur une pipe, et les avait tout bonnement oubliés. Ce sont des choses qui arrivent. Pas de brûlures de cigarette, ni d'os brisés. Juste une étourderie, irrattrapable. J'avais vu la mère après son arrestation : Tammy Davis, une femme de vingt-deux ans, blonde et grasse, avec une grosse pastille de fard rose sur chaque joue. Je l'imaginai sans peine affalée sur un canapé dégingué, en train d'arrondir les lèvres sur la pipe, d'inhaler une bouffée âcre. Ensuite, tout se mettait à flotter dans sa tête : oubliés les mômes, loin derrière ; elle revoyait ses années de collège, l'époque où elle plaisait encore aux garçons, où elle était la plus jolie – une ado de treize ans qui mettait du gloss et mâchait des chewing-gums à la cannelle avant d'embrasser ses prétendants.

Un bide. Une odeur – de cigarettes et de café froid. Mon rédacteur en chef, l'estimé, le fourbu Frank Curry, qui a basculé tout son poids sur les talons de ses Hush Puppies crevassées, et dont les dents macéraient dans de la salive parfumée au tabac brun.

« T'en es où du papier, petite ? »

Une punaise argentée traînait sur mon bureau, pointe en l'air. Il l'a enfoncée légèrement sous l'ongle jauni de son pouce.

« Presque terminé. » J'avais écrit dix lignes. Il m'en fallait trente.

« Bien. Mets-lui-en pour son grade ; boucle-moi ça et viens dans mon bureau.

– Je peux venir tout de suite.

– Tu lui règles son compte, tu boucles, et ensuite, tu viens dans mon bureau.

– D'accord. Dans dix minutes. » Je voulais qu'il me rende ma punaise.

Curry s'est détourné, prêt à sortir de mon box, puis s'est ravisé. Sa cravate se balançait devant l'entrejambe.

« Preaker ?

– Oui, Curry ?

– Mets-lui-en pour son grade. »

Frank Curry croit que je suis du genre sensible. Peut-être parce que je suis une femme. Peut-être parce que je suis sensible.

Le bureau de Curry se trouve au deuxième étage. Je suis sûre que ça le met en boule, et qu'il

flippe chaque fois qu'il regarde par la fenêtre et voit un tronc d'arbre. Les bons rédac' chefs n'ont pas une vue sur l'écorce ; ils voient du feuillage – si tant est qu'on puisse distinguer les arbres d'un vingtième ou trentième étage. Mais au *Daily Post*, le quatrième quotidien de Chicago, relégué dans les banlieues, il n'y a pas de place pour s'étaler. Il faut se contenter de trois étages, qui s'obstinent à gagner sur l'extérieur sans que personne n'y prête attention au milieu des revendeurs de moquette et des magasins de luminaires. Notre commune était sortie de terre en trois ans – une opération menée tambour battant au début des années soixante par un promoteur qui l'avait ensuite baptisée du nom de sa fille, victime d'un grave accident d'équitation un mois avant la fin des travaux. « Aurora Springs », avait-il décrété avant de poser le temps d'une photo devant le panneau flambant neuf. Cela fait, il avait embarqué sa petite famille et quitté la ville. Sa fille, qui a aujourd'hui la cinquantaine et se porte comme un charme, exception faite de quelques fourmillements occasionnels dans les bras, vit en Arizona et revient de temps à autre se faire tirer le portrait devant le panneau qui porte son nom – exactement comme son cher papa.

J'ai écrit un portrait d'elle, lors de sa dernière visite. Curry l'a détesté – la plupart de ces papiers qui racontent une tranche de vie lui sortent par les yeux. Il s'était cuité en le relisant, avec un cognac hors d'âge, et après son départ, il flottait une odeur de framboise dans son bureau. Curry se soûle assez discrètement, mais souvent. Ce n'est pas pour ça, cependant, qu'il contemple tout à loisir le plancher des vaches depuis sa fenêtre. C'est juste une embardée du sort.

J'ai refermé derrière moi la porte de son bureau – bureau qui ne ressemblait en rien à celui que j'avais pu imaginer pour mon rédac' chef. Je rêvais de lambris en chêne, et d'une porte vitrée barrée du titre *Rédacteur en chef*, à travers laquelle les autres journalistes pourraient nous observer, depuis leurs box respectifs, débattre des droits du 1^{er} amendement. Le bureau de Curry était sans cachet autre qu'administratif, comme le reste du bâtiment. On pouvait y débattre de journalisme, ou y subir un examen gynécologique. Personne n'en avait cure. « Parle-moi de Wind Gap. » Curry a enfoncé la bille de son stylo contre son menton. J'ai imaginé la petite trace bleue qu'elle allait laisser entre les poils naissants.

« C'est au fin fond du Missouri, dans le talon de la botte. À deux pas de la frontière du Tennessee et de celle de l'Arkansas », ai-je répondu en me grouillant de rassembler mes infos. Curry adorait sonder ses journalistes sur n'importe quel sujet qu'il jugeait pertinent – le nombre de meurtres perpétrés à Chicago au cours de l'année précédente, les données démographiques du comté de Cook, ou encore, pour une raison qui m'échappait, l'histoire de ma ville natale – sujet que je préférais éviter. « La ville a été fondée pendant la guerre de Sécession, ai-je poursuivi. Le Mississippi n'est pas loin, donc à un moment donné, il y a eu une activité portuaire. Aujourd'hui, tout se concentre sur l'industrie porcine. Deux mille habitants environ. Des vieilles fortunes, et des prolos.

– Et toi, tu viens de quel côté ?

– Prolo. Avec de la fortune. » J'ai souri. Il a froncé les sourcils. « Que se passe-t-il ? »

Je me suis tenue coite. Dans ma tête, je dressais la liste des diverses catastrophes susceptibles de s'être produites à Wind Gap. C'est l'une de ces villes navrantes enclines au malheur : collision de bus, tornade, explosion au silo, un petit même emporté par un torrent. Mais je boudais également un peu. J'avais espéré, comme chaque fois que Curry me convoquait dans son bureau, qu'il allait me complimenter sur l'un de mes récents articles, ou m'octroyer une promotion en m'affectant à un service plus gratifiant, ou encore – pourquoi pas, bon Dieu ! – me notifier discrètement, en me glissant un bout de papier, une augmentation de un pour cent. Mais discuter de l'actualité de Wind Gap, ça me prenait de court.

« Ta mère vit toujours là-bas, n'est-ce pas, Preaker ?

– Ma mère. Mon beau-père. » Une demi-sœur, née quand j'étais à la fac, et dont l'existence me semblait si irréaliste que j'oubliais souvent son prénom. Amma. Et puis, il y avait Marian,

évidemment. Marian, qui s'en était allée depuis si longtemps.

« Nom d'un chien, tu ne leur téléphones donc jamais ? » Non, pas depuis Noël : un coup de fil glacial et poli, après m'être administré trois bourbons. J'avais eu peur que ma mère ne sente l'odeur de l'alcool à travers la ligne téléphonique.

« Pas récemment.

– Bon sang, Preaker, jette donc un coup d'œil aux dépêches, de temps à autre. Il y a eu un meurtre, en août dernier, non ? Une petite fille, étranglée ? »

J'ai hoché la tête, comme si j'étais au courant. Pur mensonge. Ma mère était la seule personne de Wind Gap avec laquelle j'avais gardé un contact, si limité soit-il, et elle ne m'en avait rien dit. Bizarre.

« Eh bien, une autre vient de disparaître. D'après moi, ça pourrait bien sentir le tueur en série. Va là-bas, et rapporte-moi toute l'histoire. Tu pars tout de suite. Sois là-bas demain matin. »

Hors de question. « Curry, pour ce qui est des histoires horribles, on a tout ce qu'il faut ici.

– Ouais, et on a aussi trois concurrents qui disposent de deux fois plus de personnel et de fric que nous. » Il s'est passé la main dans les cheveux, qui ressemblaient à des pointes calcinées.

« J'en ai ras les bottes de rester toujours à la porte des scoops. Là, on tient une chance. D'en faire un gros. »

Curry est convaincu qu'il nous suffira de dégoter *le* bon sujet pour nous propulser, du jour au lendemain, au rang de premier quotidien de Chicago, et nous faire gagner une crédibilité à l'échelle nationale. L'an passé, un quotidien concurrent a dépêché (contrairement à nous) un journaliste dans sa ville natale, quelque part au Texas, où une bande d'ados venaient de se noyer dans des rapides. Le type avait pondu un papier élégiaque mais bien documenté sur la nature de ces eaux et du regret ; il avait couvert tous les aspects du drame, depuis l'équipe de basket scolaire qui venait de perdre ses trois meilleurs joueurs, jusqu'aux pompes funèbres locales qui étaient désespérément peu douées pour rendre des noyés présentables. Le reportage avait gagné un Pulitzer.

Je ne voulais toujours pas y aller. Et je le voulais si peu, apparemment, que j'étais cramponnée aux accoudoirs du fauteuil, comme si Curry pouvait tenter de m'en extirper de force. Il m'a fixée quelques instants de ses yeux noisette embués d'humidité. Puis il s'est éclairci la voix, il a regardé la photo de sa femme et il a souri, tel un docteur qui s'apprête à annoncer une mauvaise nouvelle. Curry adorait gueuler – ça cadrerait avec l'image du rédac' chef à l'ancienne –, mais c'était aussi l'un des plus braves types que je connaissais.

« Écoute, petite, si tu peux pas le faire, tu peux pas. Mais je pense que ça pourrait te faire du bien. Ce serait l'occasion d'évacuer quelques trucs. De te remettre d'aplomb. Et c'est un sacré bon sujet – on en a besoin. Tu en as besoin. »

Curry m'avait toujours soutenue. Il pensait que je pouvais devenir sa meilleure journaliste, il disait que j'avais une tournure d'esprit surprenante. Depuis deux ans que je bossais pour lui, j'avais systématiquement déçu ses attentes. Dans les grandes largeurs, parfois. Et ce jour-là, j'ai senti qu'il me pressait de lui donner quelque espoir. J'ai hoché la tête – avec un semblant d'assurance.

« Je vais faire mon sac. » Mes mains avaient laissé des empreintes de transpiration sur les accoudoirs.

Je n'avais ni animal de compagnie ni plante verte à confier à une voisine. J'ai mis dans un fourre-tout assez de vêtements pour cinq jours, comme pour m'assurer que je serai repartie de Wind Gap avant la fin de la semaine. Et tandis que je jetais un dernier coup d'œil dans l'appartement, il m'est soudain apparu pour ce qu'il était : un appart d'étudiante, meublé de bric et de broc, un lieu de transition, sans grande personnalité. Je me suis promis, sitôt de retour, d'investir dans un canapé digne de ce nom, à titre de récompense pour la saisissante histoire que j'étais certaine de découvrir.

Sur la table près de la porte, il y avait une photo de moi, au seuil de l'adolescence, avec Marian, qui devait avoir dans les sept ans. Je la soulève dans mes bras ; on est toutes les deux hilares. Ses yeux sont écarquillés de surprise ; je ferme les miens, fort. Je la serre contre moi, et ses petites jambes maigres se balancent devant mes genoux. Je suis incapable de me souvenir des circonstances, ou du motif de tant d'hilarité. Au fil des années, ce mystère est devenu agréable. Je crois que j'aime bien ne plus savoir.

Je prends des bains. Pas des douches. Je ne supporte pas le jet d'eau, cela me fait vibrer la peau, comme si quelqu'un avait actionné un interrupteur. J'ai donc roulé en boule une mince serviette du motel sur l'évacuation du bac à douche, j'ai tourné le pommeau en direction du mur, et je me suis assise dans les sept centimètres d'eau qui s'étaient accumulés. Les poils pubiens d'un précédent occupant flottaient à côté de moi.

En sortant de la douche, comme il n'y avait pas d'autre serviette, j'ai foncé jusqu'au lit et je me suis séchée avec le vilain couvre-lit spongieux. Puis, j'ai bu un bourbon tiède en maudissant la machine à glaçons.

Wind Gap est situé à onze heures de route environ au sud de Chicago. Curry m'avait gentiment alloué un budget pour une nuit de motel et un petit déjeuner le matin, à condition de le prendre dans une station-service. Mais une fois arrivée à destination, je devais séjourner chez ma mère. Ça, c'était la décision de Curry. Je savais déjà quelle serait sa réaction lorsque je sonnerais à sa porte. Rougeur fugace, le temps d'accuser le choc, main passée dans les cheveux, et une accolade maladroite et empruntée, qui me déporterait légèrement de côté. Il serait question de désordre dans la maison, ce qui ne serait pas le cas. Elle s'inquiéterait de la longueur de mon séjour, le tout enveloppé de paroles aimables.

« Et combien de temps profiterons-nous de ta présence, ma chérie ? » demanderait-elle. Ce qui signifiait : « Quand repars-tu ? »

C'est la politesse qui me bouleverse le plus.

Je savais que j'aurais dû préparer mon sujet, noter mes questions par écrit. Au lieu de quoi, j'ai continué à boire du bourbon, puis j'ai gobé une aspirine et j'ai éteint la lumière. Apaisée par le ronronnement chuintant du climatiseur et les tintements d'un jeu vidéo dans la chambre voisine, je me suis endormie. Je n'étais qu'à une cinquantaine de kilomètres de ma ville natale, mais j'avais besoin de passer une dernière nuit loin d'elle.

Le matin, j'ai avalé un beignet rassis et j'ai mis le cap vers le sud ; la température grimpa et la forêt, luxuriante, s'imposait de part et d'autre de la route. Ce coin du Missouri est d'une platitude inquiétante – des kilomètres d'arbres sans majesté, fendus uniquement par cette mince bande d'autoroute sur laquelle je roulais. Le même paysage se répète toutes les deux minutes.

Il est impossible d'apercevoir Wind Gap de loin ; le plus haut bâtiment de la ville n'excède pas deux étages. Mais après vingt minutes de route, je savais que j'approchais du but. J'ai d'abord vu surgir une station-service. Un groupe d'adolescents désœuvrés, les cheveux en bataille, torsos nus, s'étaient installés à l'extérieur. Près d'une vieille camionnette, un petit mâle en couche-culotte jetait des poignées de graviers en l'air pendant que sa mère faisait le plein. Elle avait des cheveux teints en blond doré, mais avec des racines brunes qui descendaient presque au niveau des oreilles. Au moment où je passais, elle a crié quelque chose aux garçons, que je n'ai pas saisi. Ensuite, rapidement, la forêt est devenue moins dense. J'ai dépassé une sorte de centre commercial, avec des cabines de bronzage, un armurier et une boutique de tissus. Puis un cul-de-sac isolé, bordé de vieilles maisons, vestiges d'un projet avorté de développement urbain. Et enfin, la ville proprement dite.

Sans raison valable, j'ai retenu ma respiration en dépassant le panneau qui me souhaitait la bienvenue à Wind Gap, exactement comme quand, gamin, on longe un cimetière. Cela faisait

huit ans que je n'avais pas remis les pieds ici, mais le décor était demeuré inchangé. Droit devant moi se trouvait la maison de mon prof de piano de l'école primaire, une ancienne nonne dont l'haleine puait l'œuf. Ce chemin-là menait à un minuscule parc où j'avais fumé ma première cigarette par un jour d'été moite. Et si je prenais ce boulevard, je faisais route vers Woodberry, et l'hôpital.

J'ai décidé de me rendre sans attendre au commissariat, situé à une extrémité de Main Street, qui est, littéralement, l'artère principale de Wind Gap. Sur Main Street, on trouve un institut de beauté et une quincaillerie, un bazar, baptisé *Bazar*, et une bibliothèque municipale profonde de douze étagères. On trouve aussi une boutique de vêtements, *Candy's Casuals*, où l'on peut acheter des robes chasubles, des pulls à col roulé et des sweat-shirts ornés de canards et de dessins d'école. La plupart des dames comme il faut de Wind Gap sont professeurs ou mères au foyer, ou bien encore elles travaillent dans des magasins tels que *Candy's*. Dans quelques années, on trouvera peut-être sur Main Street un *Starbucks*, qui apportera à la ville ce dont elle rêve : une branchitude conventionnelle préemballée, pré-approuvée. Pour l'instant, cependant, il n'y a qu'une gargote tenue par une famille dont le nom m'échappe. Main Street était déserte. Pas une voiture, pas un passant. Un chien galopait et bondissait sur le trottoir, sans maître pour le rappeler à l'ordre. Sur tous les réverbères, il y avait des rubans jaunes et la photo, photocopiée et grenue, d'une fillette. Je me suis garée et j'ai détaché un de ces avis de recherche, scotché de traviole sur un feu de circulation, à hauteur d'enfant. Il était de fabrication artisanale. « Avis de recherche », était-il écrit au-dessus de la photo au gros feutre et en lettres capitales. La photo montrait une fillette aux yeux sombres, avec un sourire de sauvageonne et bien trop de cheveux pour sa petite tête. Le genre de fillette qui donne du fil à retordre, comme auraient dit les profs. Elle me plaisait bien.

Natalie Jane Keene

10 ans

Disparue le 5/12

A été vue pour la dernière fois au parc Jacob A. Asher, vêtue d'un short en jean et d'un tee-shirt à rayures rouges.

Pour toute information, appeler le 588-7377

J'espérais qu'en entrant au commissariat, on allait m'annoncer que Natalie Jane avait déjà été retrouvée. Saine et sauve. Qu'apparemment, elle s'était perdue, ou qu'elle s'était foulé une cheville dans les bois, ou encore qu'elle avait fugué, avant de se raviser. J'espérais que je pourrais remonter dans ma voiture, repartir à Chicago et ne parler à personne.

Il s'est avéré que les rues étaient désertes parce que la moitié de la ville fouillait les bois, au nord. La réceptionniste du commissariat m'a annoncé que je pouvais attendre là – le commissaire Bill Vickery allait bientôt revenir de sa pause déjeuner. La salle d'attente offrait cette impression faussement accueillante d'un cabinet de dentiste. Je me suis assise sur un pouf orange et j'ai feuilleté un numéro de *Redbook*.

Un ventilateur électrique crachotait un parfum synthétique censé évoquer des brises champêtres. Trente minutes plus tard, j'avais parcouru trois magazines et cette odeur commençait à me donner la nausée. Quand Vickery est enfin arrivé, la réceptionniste a fait un signe de tête dans ma direction et a chuchoté, d'une voix chargée de dédain, « la presse ». Vickery, un type mince, la petite quarantaine, avait déjà transpiré dans son uniforme. Sa chemise collait à son torse et son pantalon plissait derrière, là où il aurait dû y avoir une paire de fesses.

« La presse ? » Il m'a dévisagée derrière une paire de lunettes menaçantes. « Mais encore ?

– Commissaire Vickery, je suis Camille Preaker, du *Daily Post* de Chicago.

– Chicago ? Que venez-vous foutre ici ?

– J'aimerais m'entretenir avec vous au sujet des petites filles, Natalie Keene et la fillette qui a été assassinée l'an dernier.

– Cré nom de Dieu ! Comment avez-vous entendu parler de ça là-haut ? Seigneur ! »

Il a tourné la tête vers la réceptionniste, puis à nouveau vers moi, comme si nous étions coupables de collaboration. Puis, d'un geste, il m'a invitée à le suivre. « Qu'on ne me dérange pas, Ruth. »

La réceptionniste a levé les yeux au ciel.

Bill Vickery m'a précédée le long d'un couloir lambrissé et décoré de vilaines photos, encadrées, représentant des truites et des chevaux. Puis il m'a introduite dans son bureau, une pièce aveugle, carrée, exiguë, entourée de classeurs métalliques. Il s'est assis, a allumé une cigarette. Sans m'en proposer une.

« Je ne veux pas que cette affaire sorte dans les journaux, mademoiselle. Je n'ai aucune envie qu'elle sorte.

– J'ai bien peur, commissaire, qu'il n'y ait guère le choix. Des enfants ont été pris pour cible. Le public devrait en être informé. » C'était la phrase que j'avais répétée tout en conduisant. Elle rejette la faute sur les dieux.

« En quoi ça vous concerne ? Ce ne sont pas vos gosses, ce sont ceux de Wind Gap. » Il s'est levé, puis s'est rassis et a mis de l'ordre dans quelques papiers. « Je crois pouvoir avancer sans trop me tromper que Chicago ne s'est jamais soucié jusqu'à ce jour des gamins de Wind Gap. » Sa voix s'est fêlée sur les derniers mots. Il a tiré sur sa cigarette, a tripoté la grosse chevalière en or qu'il portait au petit doigt et a cligné plusieurs fois des yeux, rapidement. Brusquement, je me suis demandé s'il n'allait pas se mettre à pleurer.

« Vous avez raison. Probablement pas. Écoutez, ce ne sera pas un article à sensation. C'est important. Et si ça peut vous rassurer, je suis de Wind Gap. » *Tu vois, Curry, je fais des efforts.*

Vickery m'a dévisagée, attentivement.

« Quel est votre nom, déjà ?

– Camille Preaker.

– Comment ça se fait que je ne vous connais pas ?

– Je n'ai jamais eu d'ennuis, monsieur », ai-je répondu en esquissant un sourire.

« Preaker, c'est le nom de votre famille ?

– Ma mère a abandonné son nom de jeune fille quand elle s'est mariée, il y a environ vingt-cinq ans. Adora et Alan Crellin.

– Ah. Eux, je les connais. » Eux, tout le monde les connaissait. L'argent – la fortune –, ça ne courait pas les rues à Wind Gap. « Mais il n'empêche que je ne veux toujours pas de vous ici, mademoiselle. Si vous sortez cet article, les gens ne connaîtront notre existence que pour... ça.

– Un peu de publicité pourrait peut-être aider. Ça a aidé dans d'autres enquêtes. »

Vickery n'a pas répondu tout de suite ; il méditait sur le sac en papier de son déjeuner, froissé en boule sur un coin du bureau. Ça sentait la sauce bolognaise. Il a marmonné un truc, où il était question de JonBenet et de merde.

« Non, sans façon, mademoiselle Preaker. Et je n'ai aucune déclaration à vous faire. Je ne fais aucun commentaire sur les enquêtes en cours. Vous pouvez me citer.

– Écoutez, j'ai le droit d'être ici. Évitez de nous compliquer la vie. Vous me donnez une information. Quelque chose. Et je me tiendrai un petit moment à l'écart. Je ne veux pas rendre votre travail plus difficile qu'il ne l'est. Mais j'ai besoin de faire le mien. » Une autre petite repartie que j'avais concoctée quelque part aux environs de Saint Louis.

J'ai quitté le commissariat avec la photocopie d'une carte de Wind Gap sur laquelle le commissaire Vickery avait indiqué d'un minuscule *x* l'endroit où l'on avait découvert, l'an passé, le corps de la fillette assassinée.

Ann Nash, neuf ans, avait été découverte le 27 août dans Falls Creek, un torrent tumultueux et grondant qui coule dans les profondeurs des bois situés au nord de la ville. Dès le 26 au crépuscule, sitôt la disparition signalée, une battue les avait passés au peigne fin. Mais c'étaient des chasseurs qui étaient tombés sur la fillette, au petit matin. Elle avait été étranglée aux alentours de minuit, avec une banale corde à linge, enroulée deux fois autour de son cou. Puis on avait jeté le corps dans le torrent dont les eaux, en pleine période de sécheresse estivale, étaient basses. La corde à linge s'était entortillée autour d'une grosse pierre, et le corps avait flotté toute la nuit dans le courant paresseux. Les obsèques s'étaient déroulées à cercueil fermé. C'était tout ce que Vickery avait l'intention de me donner. Et il m'avait fallu une heure pour lui extorquer ça.